

Le facheux de Salerne

Le train file à travers la campagne où règne l'anophèle qui porte la malaria. Je suis bien convaincu, maintenant, qu'en dépit du poète, il n'y eut jamais de roses à Paestum, et qu'il n'y pousse que des chardons et des blés maigres fleuris de coquelicots. Les voyageurs, les poètes surtout n'ont jamais voulu voir les choses dans leur admirable vérité. Ils ont enguirlandé de roses les colonnes majestueuses des temples de Paestum qui s'élèvent, nues et rongées de sel marin, au milieu des ronces et des palus, trouvant dans ce désert frappé de malédiction le décor le plus sublime.

Je médite sur l'Italie et les conventions dont on a gâté cette terre jeune et vivante. On en a fait une nécropole esthétique, elle dont la beauté est faite de vie sous la lumière. Quand la vie se retire de quelque chose, elle emporte la beauté avec elle.

Tandis que je pense à tout cela, un petit homme, en vis-à-vis, chaque fois que je lève les yeux, hoche la tête, me fait un sourire et ouvre la bouche comme s'il allait parler. Il est gros, gras, rasé de frais, parfumé de rose artificielle, pommadé, bien vêtu, et porte à tous les doigts des chevalières et des camées. C'est un homme de bureau; cela se voit à des ongles soignés. C'est un homme affable, j'en ai peur: j'ai toujours peur de la politesse italienne, parce qu'il est impossible de savoir jusqu'où peut aller son effusion. Mais j'ai besoin d'un renseignement. Je m'adresse à cet homme qui s'offre tout entier, comme un manuel ou un indicateur:

—Faut-il, lui dis-je, changer de train à Battipaglia?

Il parle. Il ne répond ni oui ni non, mais il s'approche de moi, jusqu'à ce qu'il n'ait plus sur la banquette qu'un tout petit morceau de derrière. Il s'agit, il secoue la tête, il ouvre et ferme les bras, il enlève et remet son chapeau, il consulte un horaire, il se lève, il se rassied, et ne s'arrête de temps à autre que pour s'éponger. Il m'explique tous les mouvements de la voie ferrée, toutes les correspondances des trains, les heures des "accélérés," le passage des "directissimes," les retards de l'express de Reggio, ses temps d'arrêt dans les gares, et le destin lamentable de notre convoi, qui devra séjourner une heure à Battipaglia et n'arrivera à Salerne qu'à dix heures du soir.

Un soupir que ce contretemps m'arrache fait dériver mon homme dans l'économie politique. Il se lamente sur les grèves, le bolchevisme universel, le renchérissement de la vie, les fluctuations du change, l'incertitude des événements. De temps en temps je prononce quelques syllabes pour lui montrer mon attention; mais il n'en a nul besoin. Il parle, il se démène, il crachote, il sue, il ne sait que faire, dans le domaine du verbe et du mouvement, pour me faire plaisir.

Au milieu de ce déluge de courtoisie, nous nous arrêtons à Battipaglia. La nuit tombe. Il y a devant notre wagon un buffet très éclairé. —Je lui ferai bien l'honneur d'accepter un verre de bière. —Impossible de refuser. Il me descend presque du wagon, il m'entraîne par le bras jusqu'au buffet. Il remue des chaises, en essaie deux ou trois, m'assied sur la meilleure, se précipite au comptoir, houspille les garçons, saisit des bouteilles et des verres, revient vers moi, chasse les mouches avec son mouchoir, me fait changer de chaise, s'excuse des verres, des mouches, de la bière, de l'Italie, me verse à boire, me force à fumer un de ses "minghetti," fait des santés en mon honneur, puis s'épanche dans mon sein.

Nous y voilà! J'apprends en quelques minutes toute sa biographie, ses espérances, le chiffre de ses appointements. Je vois sortir d'un portefeuille trois ou quatre photographies qu'il me faut admirer chaleureusement. Je con-

nais le nom de sa femme et de chacun de ses enfants. Il a un frère à Batoum et un cousin à Evenport. Il m'offre sa carte de visite, où il a noté ses fonctions à la Banque d'Echanges et de Reports. Je suis obligé de lui donner la mienne. Il viendra me voir à Paris. Je le reverrai.

En regagnant notre wagon, j'ai le malheur de lui avouer que je n'ai pas diné, que je ne puis regagner Amalfi et que je dois coucher à Salerne. Il me conduira dans le meilleur restaurant, il me trouvera une chambre dans le premier hôtel, dont le patron est de ses bons amis: il m'obtiendra une réduction. J'aurai la plus grande chambre et le meilleur lit. Je fais une tentative d'évasion:

—Vous êtes vraiment trop aimable. Je ne veux pas vous importuner plus longtemps de ma personne.

Il a mis la main sur son cœur, il a renversé la tête, comme s'il prêtait serment. C'est son devoir! Il y a trop d'étrangers victimes de ses compatriotes. Il n'a rien d'autre à faire que de rester à mon service. Il se tient à ma disposition pour toute la nuit. Il m'appartient.

C'est moi qui lui appartiens.

A Salerne, je veux prendre une voiture: je connais cette ville tout en longueur, avec des avenues interminables. —Ce n'est pas la peine. Les voitures sont trop chères. C'est à quelques pas. Il aura le plaisir de marcher avec moi. Nous enfilons le cours Garibaldi. Il me parle de son pays. Il habite à Salerne, mais il n'est pas de Salerne: il est de Vietri. C'est à côté, mais le régionalisme italien met des frontières à chaque octroi. J'entends l'apologie de Vietri. De minute en minute je râle de faim:

—Et le restaurant?

—Nous arrivons.

Voici trois quarts d'heure que je marche. J'ai vu de beaux restaurants, avec des nappes bien blanches, des hors-d'œuvre multicolores et d'énormes plats de spaghettis. Son restaurant est meilleur. Il veut me faire connaître le restaurant des restaurants, car c'est son devoir! une dette qu'il a contractée envers moi, du seul fait de notre amitié. Nous traversons des jardins obscurs, de grandes places illuminées. Je m'apprête à une longue marche dans la nuit. Mais il s'arrête. Nous y sommes.

C'est une trattoria du port. Je m'éroule devant une table. Mon guide court à la cuisine. Je l'entends qui parle à grands cris. Il revient en poussant devant lui le garçon. Il frotte lui-même mon couvert, il fait changer ma serviette. Il refuse obstinément de manger avec moi. Il a mangé, me déclare-t-il, je ne sais quand. Il n'acceptera qu'un doigt de vin. On m'apporte un poulpe frit dans l'huile: cela ressemble à du caoutchouc. Il ne mange pas, mais il me regarde manger, bouchée par bouchée. Il voit bien que cela ne me plaît pas. Il se désespère, il s'arrache les cheveux, il se maudit mille et mille fois de m'avoir conduit dans cet endroit. Du reste, je n'ai plus faim. Le poulpe m'a coupé l'appétit. L'homme aussi. C'est lui qui réclame l'addition. Il épluche ma note et exige un rabais. Je dois employer la force pour l'empêcher de payer.

A l'hôtel maintenant! Il va me conduire dans l'hôtel dont il m'a parlé. En route, j'accroche un voiturier: je paierai 50 francs pour me faire conduire à Amalfi, mais je serai libre. Mon guide m'arrache aux pour-parlers. Tous ces cochers sont des bandits, ils m'assassinaient en route; on tombe aussi dans des précipices. Je serai bien mieux dans son hôtel. —Je n'ai plus de courage. Je m'abandonne encore une fois à la loi du plus fort. Il me fait entrer dans un bar. Il m'installe devant des glaces et des gâteaux que je dévore.

Il a disparu! —Où est-il? M'aurait-il délivré de son obligeance? Non! le

NOUVELLES EN QUELQUES LIGNES

Les biens laissés par l'illustre ténor Caruso sont évalués à six millions de dollars. Maints poètes, qui ont chanté leur pays et l'humanité tout entière, en ont laissé beaucoup moins. C'est aux Etats-Unis, non en Italie, il est vrai, que Caruso fit fortune.

Les Etats-Unis ont importé pour une valeur de \$5,000,000 de boissons alcooliques, au cours de la dernière année fiscale. On a reçu 2,000,000 de gallons de vin et 195,000 gallons de whisky, comparativement à 28,000 et 32,000 gallons en 1920. Que peut-on bien faire de cet immense approvisionnement de liqueurs dans un pays où la prohibition absolue est censée être en vigueur?

Le Bolchevisme n'est pas une doctrine, mais un état mental. Ses caractéristiques essentielles sont: le mécontentement, la haine des supériorités et le besoin de détruire violemment l'ordre de choses établi. Il est l'allié naturel des théories socialistes et anarchistes qui promettent les destructions rêvées.

EN RUSSIE

Londres.—M. W.-L. Brown, directeur du comité de secours américain, en Europe, est parti vendredi dernier, pour entamer des négociations avec les autorités russes, qui devront se terminer par un arrangement écrit, avant que les secours américains puissent être accordés aux Russes. Il est entendu que l'arrangement devra comporter tous les points mentionnés dans le communiqué de M. Herbert Hoover, le président de l'"American Relief Administration."

Le premier de ces conditions veut que tous les sujets américains détenus en Russie soient remis en liberté, et qu'ils soient sortis du pays. On comprend la nature délicate des problèmes qui devront être résolus. On soutient que la mise en liberté de tous les sujets américains est la meilleure garantie pour la sûreté des Américains employés par le comité de secours, en Russie.

CONCOURS DE TIR A LYON

La délégation américaine venant participer au concours international de tir à Lyon est arrivée au complet dans cette dernière ville. Elle comprend notamment le colonel Snyder, des troupes d'occupation de Coblenz, et le commodore Caborne, commandant la délégation.

voici qui revient! Je dois lui dire si les gâteaux sont bons. Ils sont excellents. Il se réjouit à grand bruit. —Il ne se serait jamais consolé de mon mauvais repas. —Il me bourre de friandises. —Il a retenu une chambre dans l'hôtel voisin, la plus belle. Il a fait le prix, examiné le lit, chapitré la bonne, essayé la lumière, fermé les persiennes. —Le voilà maintenant qui paie les glaces et les gâteaux, sans que je puisse intervenir. Je le remercie de ses bons offices, en lui serrant la main pour prendre congé. Mais il ne me lâche pas encore; il veut me conduire dans ma chambre. —C'est son devoir! —J'obéis, l'échine courbée. Il me précède dans l'escalier, il dénombre les étages. Il me conduit par la main, comme une fiancée. Il entre avec moi dans ma chambre, il me montre le lit, le pot à eau, la fenêtre. Il fait jouer l'électricité. Il me souhaite la bonne nuit, le bon réveil, et reste longtemps sur le seuil à me dire adieu, en tenant ma main dans les siennes.

Enfin! me voilà seul!... Mais non! il frappe. Il a oublié de me dire où je devais déposer mes souliers.

Est-il parti? J'écoute... Son pas s'éloigne... Je n'entends plus rien. Je marche sur la pointe des pieds. Je me déshabille, l'oreille tendue... Que fait-il? Où est-il? Ce n'est pas possible, il va revenir...

Et je n'ose ouvrir la table de nuit. Est-ce qu'il ne va pas en sortir tout à coup pour me présenter... ce que vous savez?... —A. l'Sersteuens.

LES MOULINS

Tout courant,
Et soufflant,
Le Vent
Passait au long de la Rivière:
—Qui donc vous presse ainsi, compère?
Vous me gênez, vous troublez mes roseaux,

Et vous ridez la face de mes eaux.
Le pêcheur affaré craint pour son jonc flexible;
Respectez d'un rêveur le divertissement:
Vous transformez brutalement
Et un sport hasardeux ce passe-temps paisible.

La barque amarrée à mes bords,
Et par moi mollement bercée,
Voit sa carcasse fracassée
Par votre rage et ses transports;
Soufflez, de grâce, un peu moins fort!...
Ainsi, tout en suivant sa route mesurée,
Parlait au compagnon farouche de Borée

La rivière au cours nonchalant,
De violence redoublant:
—Chacun, ma chère, a ses talents,
Dit l'autre, et c'est un art charmant que la paresse.

Mais voyez le moulin, là-bas,
Qui m'appelle et me tend les bras,
Il faut, vers lui, que je m'empresse,
Le blé à moudre n'attend pas...
Un sourire, à ces mots, passe et glisse
sur l'onde:

Le blé? Il est déjà moulu,
Et nous avons déjà fait pour nos sacs pansus
De la farine blanche avec la moisson blonde;

On ne vous a pas attendu.
Ce n'est point pour vouloir contester vos mérites;

Lorsque vous êtes bien luné,
Vit-on jamais moulin tourner
Mieux que les vôtres et plus vite?
Mais vous êtes changeant; plein de fougue au matin,

Vous flânerez ensuite une journée entière,
Cependant que mon eau va toujours au moulin.

A petit bruit, tranquille et régulière,
Ainsi nous entassons la farine au grenier.

Et la femme de mon meunier
(C'est un triste moulin qui serait sans meunière)

Peut à bon droit se montrer fière
De sa robe de soie et de son beau collier;
Quant au meunier, le meilleur vin rougit sa trogne...

Qui mène grand fracas et s'agite le plus
Ne fait pas le plus de besogne,
Et rien ne vaut un effort lent, mais continu.

FRANC-NOHAIN.

LE PLUS VIEUX SOLDAT

Antoine Genest, né le 26 septembre 1821, à Bussière (Puy-de-Dôme), qui vient de mourir dans cette commune, était le plus vieux soldat de France.

Incorporé en 1842, il avait participé à la conquête de l'Algérie où il servit cinq ans et fut le témoin de la bataille de l'Isly et de la reddition d'Abd-el-Kader.

En 1870, chef du personnel au lycée du Prince Impérial à Vauves, il put grâce à son sang-froid éviter le pillage des caves. Il assista à toutes les horreurs de la Commune.

Pendant la guerre, sa plus grande joie lui fut causée par le spectacle inconnu pour lui d'un avion qui atterrit par suite d'une panne dans un champ contigu à sa maison.

Le père Genest n'appartenait pas à la catégorie des buveurs d'eau; il buvait sa chopine de vin et après chaque repas il prenait sa "goutte" d'eau de vie de prune.

Les prohibitionnistes vont dire que s'il n'avait bu que de l'eau il vivrait encore!...

Au cours de l'épidémie d'influenza, l'huile d'eucalyptus fut le remède à la mode. Plus de 20,000 livres furent expédiées de Californie en Angleterre.